MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Les Archives Secrètes de la Police · Les Liasses de l'Archiviste · Liasse I



La Liasse des Poisons (Liasse I)

PREMIER CHAPITRE INTÉGRAL OFFERT

ADRIEN L. BEAULIEU

adrienbeaulieu.com · Ex-libris d'extrait gratuit

EXTRAIT DE LECTURE · DE L'ARCHIVE AU FEUILLETON

1. Paris sous l'ombre du pouvoir

Ouvrons notre récit alors que le crépuscule enveloppe Paris de son manteau pourpre et or, en cette année 1670 où le Roi-Soleil brille à l'apogée de sa gloire naissante. La cité, encore meurtrie par les souvenirs de la Fronde, se transforme sous l'impulsion de Nicolas de La Reynie, premier Lieutenant Général de Police de Paris depuis trois années déjà.

Ce n'est point sans résistances ni murmures que cette métamorphose s'opère. Les Parisiens, peuple frondeur et railleur par excellence, observent d'un œil tantôt méfiant, tantôt admiratif, ces innovations qui bouleversent leurs habitudes séculaires. Les lanternes, que le magistrat a fait suspendre tous les vingt pas dans les rues principales, dessinent dans la nuit tombante une constellation artificielle qui guide les pas du promeneur attardé et déconcerte le malfaiteur. Le peuple les a surnommées, non sans malice, "les lunes de M. de La Reynie", comme pour rappeler à l'ambitieux magistrat que son pouvoir, si grand soit-il, demeure une pâle imitation de l'ordre céleste.

Les commissaires, répartis dans les vingt quartiers de la ville, font leur ronde avec une régularité qu'on ne leur connaissait point auparavant. Les maisons, désormais numérotées selon un système méthodique, facilitent leur tâche et celle des agents subalternes qui veillent sur la sécurité des habitants. Cette numération, innovation venue d'Italie et que Paris adopte non sans quelque vanité provinciale,

sert aussi les desseins du fisc royal, toujours avide de recenser avec précision les contribuables.

C'est à La Reynie qu'incombe la lourde tâche d'instaurer dans cette ville turbulente l'ordre et la discipline que son royal maître exige avec une impatience à peine dissimulée. Le roi, depuis son château de Versailles qu'il fait ériger comme un temple à sa propre gloire, entend que sa capitale soit le miroir de sa puissance et de sa magnificence. Point de boue dans les rues, point de mendiants aux carrefours, point de cadavres flottant sur la Seine au matin : tels sont les ordres qu'il fait transmettre régulièrement à son lieutenant de police par l'entremise de Colbert, ce ministre infatigable dont l'œil scrutateur ne laisse rien échapper.

En ce premier jour d'automne, tandis que les derniers rayons du soleil dorent les toits inégaux de la capitale, La Reynie, assis dans le cabinet de son hôtel particulier de la rue Neuve-des-Capucines, médite sur les rapports qui encombrent sa table. Homme de grande taille au maintien imposant, le visage grave aux traits réguliers encadré d'une perruque noire impeccablement bouclée, il porte en lui cette autorité naturelle qui force le respect sans commander la crainte. Ses yeux, d'un bleu profond, parcourent avec une attention méthodique les feuillets couverts d'une écriture serrée, s'arrêtant parfois pour contempler, à travers sa fenêtre, les transformations qu'il a lui-même ordonnées.

Dans cette pièce austère, que décorent seulement quelques portraits de famille et une imposante bibliothèque où les traités de jurisprudence côtoient les œuvres des philosophes anciens, règne cette atmosphère de laborieuse concentration propre aux hommes qui portent le poids des grandes responsabilités. Un feu discret pétille

dans l'âtre, dispensant une chaleur bienvenue en cette soirée où l'automne annonce déjà ses premières fraîcheurs.

Depuis sa nomination en 1667, La Reynie n'a cessé de combattre l'obscurité qui servait de complice aux malfaiteurs. Les lanternes qu'il a fait installer éclairent désormais les principales artères de la capitale, arrachant à la nuit ces ténèbres propices au crime. Cette innovation, que certains jugèrent d'abord extravagante tant elle heurtait les habitudes, fait maintenant la fierté des Parisiens, qui s'étonnent presque d'avoir pu si longtemps s'en passer.

Mais la lumière, pour essentielle qu'elle soit, ne constitue qu'un aspect de cette révolution silencieuse qu'opère le Lieutenant Général dans l'administration de la cité. Il a également veillé à ce que les rues soient régulièrement nettoyées, imposant aux propriétaires l'obligation de balayer devant leurs maisons et instituant un corps de tombereaux chargés d'enlever les immondices. La Seine, ce grand égout à ciel ouvert où se déversaient naguère toutes les ordures de la ville, commence à retrouver une relative pureté, au grand bénéfice de la salubrité publique.

Les tavernes et cabarets, repaires traditionnels de la lie de la population, sont désormais astreints à fermer leurs portes à heure fixe et soumis à des inspections régulières. Les maisons de jeu clandestines, où se dilapidaient les fortunes et s'échauffaient les esprits jusqu'au meurtre, font l'objet d'une surveillance particulière. Même les prostituées, ces "filles de joie" dont les provocations effrontées offensaient naguère les honnêtes gens, se voient contraintes à plus de discrétion dans leur commerce.

Tâche immense, et pourtant à peine entamée ! Car Paris, malgré ces progrès indéniables, demeure une cité dangereuse où le crime prospère dans l'ombre des ruelles tortueuses, où la misère côtoie l'opulence la plus fastueuse, où les passions humaines, pour être mieux dissimulées, n'en sont pas moins violentes.

Un coup discret frappé à la porte arrache le Lieutenant Général à ses réflexions. Sur son invitation, Jacques Maret, son plus fidèle commissaire, pénètre dans la pièce. Homme robuste à la cinquantaine bien sonnée, le visage buriné par l'expérience et les intempéries, Maret connaît Paris comme le fond de sa poche. Né dans une modeste échoppe du quartier des Halles, il a gravi un à un les échelons de la police avec une ténacité qui force l'admiration. Si La Reynie est l'architecte de la nouvelle police parisienne, Maret en est assurément le maître d'œuvre.

Il salue respectueusement son supérieur, sans toutefois s'incliner avec cette obséquiosité qui caractérise trop souvent les rapports entre subordonnés et puissants. Entre ces deux hommes existe cette estime mutuelle, fondée sur une communauté de vues et d'efforts, qui rend les hiérarchies moins pesantes et le service plus efficace.

— Monseigneur, commence le commissaire, je vous apporte des nouvelles fort préoccupantes.

La Reynie lui fait signe de prendre place sur un siège en face de lui. Le fauteuil, recouvert d'un cuir sombre patiné par l'usage, craque légèrement sous le poids de Maret.

— Parlez, Maret. Qu'est-ce qui vous trouble ainsi ?

— Un événement des plus graves s'est produit ce soir dans le Marais. Le marquis de Brinvilliers a été trouvé mort dans des circonstances mystérieuses, au cours d'un banquet qu'il donnait en son hôtel particulier.

Le Lieutenant Général fronce les sourcils, attentif. Le nom de Brinvilliers ne lui est pas inconnu ; le marquis compte parmi les notables les plus en vue de la capitale, et ses réceptions somptueuses attirent régulièrement le tout-Paris.

— Expliquez-moi ce qui s'est passé.

— Le banquet avait réuni une vingtaine de convives, tous appartenant à la noblesse ou à la haute bourgeoisie. Au dessert, alors que l'on servait des confitures et des vins doux, le marquis a soudainement porté la main à sa gorge, pris de convulsions terribles. En quelques minutes, il s'est effondré, le visage violacé, écumant d'une bave étrange. Le médecin appelé en toute hâte n'a pu que constater le décès.

Les doigts du magistrat tambourinent légèrement sur le bois poli de son bureau, geste machinal qui, chez lui, trahit toujours une intense réflexion.

— A-t-on des raisons de penser à un crime ?

— Le médecin l'affirme sans l'ombre d'un doute, monseigneur. Les symptômes suggèrent l'emploi d'un poison foudroyant. J'ai pris sur moi d'ordonner que la demeure soit placée sous garde et que nul n'en sorte jusqu'à nouvel ordre.

La Reynie se lève et s'approche de la fenêtre. La nuit est presque tombée maintenant, et les premières lanternes s'allument à travers la

ville, telles des sentinelles vigilantes contre les ténèbres. Il réfléchit rapidement aux implications de cette affaire. Un empoisonnement au sein de la noblesse parisienne constitue un événement d'une gravité exceptionnelle, susceptible d'émouvoir la Cour et d'attirer l'attention du roi lui-même.

— Le marquis avait-il des ennemis connus ? interroge-t-il en se retournant vers son subordonné.

— Comme tout homme de son rang, il ne manquait pas de rivaux et de jaloux. Mais rien qui puisse expliquer un acte aussi extrême. Sa fortune était considérable, et il laisse une veuve éplorée, la marquise Antoine-Marguerite, ainsi que deux fils encore mineurs.

— Qui, à votre connaissance, pourrait tirer profit de sa disparition ?

Le commissaire hésite un instant, comme s'il pesait le pour et le contre avant de livrer des informations qui pourraient orienter l'enquête dans une direction délicate.

— Outre sa famille directe, plusieurs de ses créanciers, peut-être. Le marquis n'était pas connu pour sa rigueur dans le règlement de ses dettes. J'ai également appris qu'il était engagé dans un procès concernant des terres familiales, l'opposant au comte d'Estaing.

Un silence suit cette révélation. Dans la cheminée, une bûche s'effondre en projetant une gerbe d'étincelles. La Reynie reprend sa place derrière son bureau, le visage empreint de cette gravité qui le caractérise lorsqu'il s'apprête à prendre une décision importante.

— En outre, poursuit Maret, le défunt passait pour entretenir plusieurs liaisons galantes, dont certaines avec des femmes mariées.

Le mari trompé est souvent un suspect tout désigné en pareille circonstance.

— Certes, approuve La Reynie, mais le poison est rarement l'arme du mari offensé. L'épée ou le pistolet conviennent mieux à la vengeance masculine. Le poison, lui, suggère plutôt une main féminine…

— Ou celle d'un homme dépourvu de courage physique, complète le commissaire.

La remarque arrache un sourire fugace au Lieutenant Général. Il apprécie chez Maret cette vivacité d'esprit qui, sans jamais verser dans l'impertinence, sait néanmoins compléter ou nuancer ses propres réflexions.

— Juste observation, mon ami. Nous devrons explorer toutes ces pistes. Mais dites-moi, parmi les convives, avez-vous remarqué des comportements suspects, des réactions inhabituelles à l'annonce du décès ?

— Rien de particulièrement frappant, monseigneur. L'effroi et la consternation semblaient sincères chez tous les présents. Cependant, j'ai cru noter une certaine réserve chez le conseiller Duplessis et le président Larcher, comme s'ils redoutaient d'être trop étroitement mêlés à cette affaire.

— Duplessis et Larcher… murmure La Reynie. Deux personnages influents au Parlement. Leur présence à ce banquet est-elle habituelle ?

— Je l'ignore, monseigneur, mais les domestiques pourront sans doute nous renseigner sur ce point.

Le magistrat hoche la tête, pensif. Puis, comme prenant soudain sa décision :

— Nous devons agir avec prudence, mais détermination. Monsieur Colbert doit être informé sans délai. Préparez-moi un rapport détaillé sur les personnes présentes à ce banquet, leurs relations avec la victime, leurs allées et venues pendant la soirée. Je veux également que l'on interroge tous les domestiques, sans exception. Quant au corps, qu'il soit examiné par le docteur Brayer — c'est l'homme le plus compétent en la matière.

— Bien, monseigneur.

— Une dernière chose, Maret, ajoute La Reynie en se levant pour signifier que l'entretien touche à sa fin. Cette affaire exige la plus grande discrétion. Les empoisonnements engendrent facilement la panique parmi le peuple, et nous ne pouvons nous permettre de troubler la paix publique par des rumeurs incontrôlées.

Le commissaire acquiesce gravement avant de se retirer. Demeuré seul, La Reynie songe aux implications de cette mort mystérieuse. Un poison foudroyant administré lors d'un banquet public suggère soit une audace extraordinaire, soit un plan minutieusement élaboré. Dans les deux cas, l'affaire requiert son attention personnelle.

Il s'approche de la bibliothèque qui occupe tout un pan de mur dans son cabinet et en extrait un épais volume relié de cuir sombre : le "Traité des Poisons" de Nicandre, dans sa traduction latine annotée par Ambroise Paré. Cet ouvrage, fruit d'une longue tradition médicale remontant à l'Antiquité, constitue encore l'autorité principale en matière de toxicologie. La Reynie a toujours estimé qu'un magistrat de police doit s'instruire dans toutes les sciences susceptibles d'éclairer

son jugement, et la toxicologie figure au premier rang de ces disciplines utiles.

Feuilletant distraitement l'ouvrage, il songe aux implications politiques possibles de cette affaire. Dans un royaume où le souvenir de la Fronde n'est pas encore effacé, où les grands seigneurs viennent à peine de se soumettre à l'autorité absolue du monarque, tout événement susceptible de ranimer les rivalités aristocratiques représente un danger potentiel pour la stabilité de l'État.

Le marquis de Brinvilliers était-il impliqué dans quelque intrigue contre la Couronne ? Ses relations avec Duplessis et Larcher, ces deux membres éminents du Parlement, pourraient-elles dissimuler des manœuvres politiques ? Ou bien n'est-ce qu'une simple affaire privée, l'aboutissement tragique d'une vengeance personnelle ?

Cédant à une impulsion soudaine, le Lieutenant Général décide de se rendre immédiatement sur les lieux du drame. Que peut bien cacher la mort du marquis de Brinvilliers ? Et qui, dans les ombres du Paris nocturne, contemple avec satisfaction le fruit de son forfait ? Ce n'est qu'en pénétrant au cœur même de cette énigme qu'il pourra espérer en dévoiler les sombres contours.

Revêtant son manteau et saisissant sa canne à pommeau d'argent, symbole de son autorité, La Reynie quitte son cabinet. L'affaire commence, et avec elle, une plongée dans les secrets les mieux gardés de l'aristocratie parisienne.

La Reynie, déterminé à se rendre sans retard sur les lieux du drame, quitta son hôtel particulier à la nuit tombante. Son carrosse, conduit par un cocher de confiance qui connaissait admirablement les rues tortueuses de la capitale, se dirigea vers le quartier du Marais où

l'attendait cette énigme à résoudre. Tandis que le véhicule traversait la ville, le Lieutenant Général se préparait mentalement à l'enquête qu'il allait entreprendre, réfléchissant aux questions qu'il poserait, aux détails qu'il devrait observer. Homme méthodique par excellence, il savait que les premières heures d'une enquête criminelle sont souvent décisives pour la manifestation de la vérité.

Les lanternes récemment installées sur les ordres du magistrat ponctuaient le parcours de leur clarté tremblotante, arrachant aux ténèbres des façades décrépites, des enseignes grinçantes, des silhouettes furtives. Quel contraste entre ces quartiers populeux et malodorants, où la misère exposait sans vergogne ses ulcères, et les splendeurs de Versailles où le roi, entouré de sa cour, orchestrait la grande symphonie du pouvoir absolu ! La Reynie, qui fréquentait ces deux mondes avec une égale aisance, éprouvait toujours un certain vertige à passer de l'un à l'autre. Serviteur du monarque et défenseur du peuple, il incarnait dans sa personne même cette tentative de conciliation entre ces deux univers que tout semblait pourtant opposer.

Des groupes de bourgeois attardés s'écartaient respectueusement au passage du carrosse officiel, reconnaissable à ses armoiries. Si l'administration de La Reynie suscitait parfois des murmures chez ceux que ses réformes contraignaient à changer leurs habitudes, nul ne songeait cependant à contester l'autorité d'un homme dont l'intégrité était universellement reconnue.

— Nous approchons, monseigneur, annonça le cocher en ralentissant l'allure des chevaux.

L'hôtel de Brinvilliers apparut bientôt, imposante demeure dont la façade Renaissance, rehaussée de pilastres et de sculptures délicates, attestait la fortune et le goût de ses propriétaires. Des torches plantées devant le portail projetaient une lueur rougeâtre sur les pierres grises, donnant à l'ensemble un aspect lugubre qui contrastait avec l'élégance de l'architecture. Plusieurs carrosses stationnaient encore dans la cour d'honneur, témoignant que tous les invités n'avaient pas quitté les lieux après le drame.

À peine La Reynie eut-il mis pied à terre qu'un officier de la garde vint à sa rencontre et le salua avec déférence.

— Monseigneur, tout est en place selon vos ordres. Personne n'a quitté l'hôtel depuis que nous avons été prévenus.

— Fort bien. Le commissaire Maret est-il déjà là ?

— Oui, monseigneur. Il interroge en ce moment les domestiques dans l'office.

— Conduisez-moi d'abord auprès du corps.

L'officier inclina la tête et précéda le Lieutenant Général à travers le vestibule pavé de marbre noir et blanc, puis dans l'escalier monumental qui desservait les appartements d'apparat. Ils pénétrèrent bientôt dans une vaste salle à manger dont les boiseries dorées et les tapisseries flamandes révélaient le goût fastueux du défunt.

La table était encore dressée, couverte de vaisselle d'argent, de cristaux et de porcelaines de Chine. Les plats à demi consommés, les verres renversés et les serviettes froissées témoignaient du désordre qui avait suivi l'incident. Au centre de cette scène de débauche

interrompue, étendu sur une ottomane où on l'avait transporté dans l'espoir vain de le secourir, gisait le marquis de Brinvilliers.

Vêtu d'un habit de velours cramoisi brodé d'or, une perruque blonde encadrant un visage que la mort avait déjà marqué de son sceau d'ivoire, le défunt conservait dans son immobilité une apparence de grandeur hautaine. Mais La Reynie, qui s'était approché pour l'examiner, remarqua aussitôt les signes révélateurs d'une fin violente : les lèvres noircies, la contraction des traits, et surtout cette teinte violacée qui envahissait les extrémités des doigts.

— A-t-on fait venir le docteur Brayer ? demanda-t-il sans détourner son regard du cadavre.

— Il est en chemin, monseigneur, répondit l'officier. Le commissaire Maret a envoyé un courrier dès qu'il est arrivé sur les lieux.

La Reynie se redressa et contempla la scène tout entière, cherchant à reconstituer mentalement la chronologie des événements.

— Quand le marquis a-t-il ressenti les premiers symptômes ?

— D'après les témoignages recueillis par le commissaire, ce serait peu après le service du dessert, vers les dix heures du soir. Le marquis venait de porter un toast à la santé du roi, quand il s'est brusquement interrompu, comme saisi d'un malaise subit.

— Le médecin qui a constaté le décès est-il encore présent ?

— Oui, monseigneur. C'est le docteur Vallant, qui se trouvait parmi les convives. Il attend dans le petit salon attenant.

— Faites-le venir immédiatement.

Tandis que l'officier s'éloignait pour exécuter cet ordre, La Reynie continua son inspection méthodique. Il remarqua, sur le parquet, près de la table, quelques fragments de verre qui avaient échappé au balai des domestiques. Se penchant pour les examiner de plus près, il constata qu'ils provenaient vraisemblablement d'un gobelet ou d'une flûte à champagne.

La porte s'ouvrit bientôt sur un homme d'une cinquantaine d'années, au visage grave encadré d'une perruque noire. Il s'avança vers La Reynie avec la circonspection de ceux que leur profession a habitués à côtoyer la souffrance et la mort.

— Docteur Vallant, je présume ? dit La Reynie en se redressant. Veuillez me faire part de vos observations sur les circonstances du décès.

Le médecin s'inclina respectueusement avant de répondre.

— Monseigneur, j'ai eu l'honneur d'être invité ce soir par le marquis, avec qui j'entretiens — j'entretenais, devrais-je dire — des relations d'amitié depuis plusieurs années. Le dîner se déroulait fort agréablement. La conversation était animée, les mets exquis, les vins généreusement servis. Rien ne laissait présager le drame qui allait se produire.

Il marqua une pause, comme pour rassembler ses souvenirs.

— Au moment du dessert, le marquis, qui paraissait de fort bonne humeur, se leva pour porter un toast à la santé de Sa Majesté. Nous venions de boire quand je l'ai vu soudain pâlir. Son verre lui a échappé des mains, et il s'est mis à suffoquer, comme si l'air lui manquait. J'ai aussitôt quitté ma place pour lui porter secours, mais en quelques

instants, son état s'est aggravé de façon terrifiante. Des convulsions violentes l'ont saisi, une écume blanchâtre apparaissait à ses lèvres, et malgré tous mes efforts, je n'ai pu que constater son décès moins d'un quart d'heure après les premiers symptômes.

— Avez-vous une idée de la nature du poison qui aurait pu produire de tels effets ? interrogea La Reynie.

— Les symptômes suggèrent l'emploi d'un toxique puissant, agissant sur le système nerveux. L'arsenic pourrait être en cause, mais la rapidité d'action m'inciterait plutôt à soupçonner une préparation plus élaborée, peut-être à base de plantes comme l'aconit ou la belladone. Sans une analyse plus approfondie, je ne saurais me prononcer avec certitude.

— A-t-on conservé le verre dont s'est servi le marquis ?

— Hélas non, monseigneur. Dans la confusion qui a suivi, il a été brisé et balayé avec les débris. Toutefois, j'ai pris la précaution de recueillir quelques gouttes du vin qu'il contenait, et je les ai placées dans ce flacon.

Le médecin tira de la poche de son justaucorps une petite fiole soigneusement bouchée, qu'il tendit à La Reynie.

— Excellente initiative, docteur. Cette preuve pourrait s'avérer capitale pour notre enquête.

Avant que La Reynie n'ait pu poursuivre son interrogatoire, la porte s'ouvrit à nouveau pour laisser entrer le commissaire Maret, dont le visage buriné trahissait une certaine excitation.

— Monseigneur, j'ai un élément qui pourrait vous intéresser, annonça-t-il à voix basse en s'approchant. Le sommelier vient de

m'informer qu'un laquais inconnu a été aperçu près du buffet où étaient préparées les boissons pour le dessert. Personne ne semble savoir d'où il venait ni qui l'avait introduit dans la maison.

— Fin des premières pages offertes (Chapitre I complet à retrouver dans l'édition intégrale) —

MAISON BEAULIEU · AB ÉDITIONS

Poursuivre l’enquête avec Adrien L. Beaulieu

Retrouvez la fiche complète de « La Liasse des Poisons (Liasse I) » pour réserver l’édition complète dès son ouverture, ou plongez dès ce soir dans notre trilogie historique disponible immédiatement.

Ouvrir la fiche officielle de « La Liasse des Poisons (Liasse I) » →

Lire dès ce soir : Trilogie Treize à Table Tomes I–III (24,90 €) →

https://adrienbeaulieu.com/recueils/liasse-des-poisons